

Ebauche d'une histoire sociale du triangle «de la mort» (3e partie)

La population coloniale de toutes les communes de la Mitidja est passée de 16 312 habitants en 1856 à 36 986 habitants en 1911, à 37 253 habitants en 1936, à 42 117 habitants en 1954 tandis que la population algérienne a accru de 16 135 habitants à 56 589, à 110 495 atteignant 282 744 durant la même période.

Quant à la population de la plaine uniquement : les colons sont passés de 19 027 en 1911 à 18 569 en 1936 et à 20 270 en 1954 ; la population algérienne a augmenté de 37 771 à 61 846 et à 111 763 durant les mêmes dates.

En 1966, les 23 communes de la plaine, la partie de la commune de Koléa située dans la Mitidja, les centres d'Attatba, Sidi Rached et Nador totalisaient 443 751 habitants. La densité moyenne était de l'ordre de 190 habitants au kilomètre carré. En 1974, la population résidente de la plaine a été estimée à 563 563 habitants ; ce qui représente un taux de croissance annuel moyen de 4 %. La densité moyenne a atteint 375 habitants au kilomètre carré.(30) Ainsi, les Mitidjois de souche qui ont survécu à la colonisation, ont été submergés par les vagues successives d'immigrants. Cependant, même dans la zone la plus colonisée d'Algérie, un certain nombre de propriétaires autochtones de «haouchs melk» n'ont pas été dépossédés. (31) Le développement de la colonisation n' a fait qu' ajouter les colons européens et le prolétariat agricole «indigène», constitué par les travailleurs permanents et saisonniers, à la population mitidjoise de souche. Celle ci a été profondément touchée par la pénétration du capitalisme sous sa variante coloniale et l'intégration concomitante de cette région dans le marché capitaliste international. Ce qui a entraîné l'émergence de fermiers modernes autochtones.

Les Mitidjois de souche épargnés par le processus de dépossession

Une minorité des propriétaires qui vivaient dans la Mitidja précoloniale sur les haouchs melk, dont les titres furent reconnus par les autorités françaises, ont été épargnés par le Domaine, chargé de la confiscation et de la répartition des terres entre les colons. Cependant, la majorité des détenteurs de haouchs melk ont été d'abord cantonnés, puis resserrés et finalement refoulés ou exterminés par la guerre ou par les épidémies. Mais les propriétaires mitidjois chanceux qui avaient survécu furent cantonnés sur 16,9 % des terres de la plaine et complètement entourés par les fermes coloniales détenues désormais par les «Européens».

Les fermiers algériens qui ont survécu à la colonisation ont continué de cultiver leurs champs et à écouler leurs produits comme dans le passé sur le marché d'Alger. Cependant, ils ne possédaient plus que 1/5e de la surface agricole utile de la Mitidja. La superficie moyenne des 4 981 micro exploitations «musulmanes» ne s'élevaient en 1960 qu'à 5 ha (contre 67 ha pour les exploitations européennes).

Dans l'ensemble, en 1950, les inégalités parmi les exploitants algériens étaient plus accentuées parmi les colons. Les propriétaires de moins de 5 ha comptaient pour plus de 80 % du total mais ne disposaient que de 14 % des terres. Les exploitants moyens de 10 à 40 ha représentaient 10 % de l'ensemble, mais possédaient 37 % de la superficie agricole. Au total... la concentration des exploitations algériennes de la plaine débordait même celle des exploitations coloniales : la différence moyenne et la médiane est plus accentuée : 6 ha et 35 ha pour les exploitations algériennes mais six fois plus, contre respectivement 59 et 170 ha pour les exploitations coloniales. (31)

Les exploitants algériens ont ainsi pu préserver leur mode de vie. Ils ont conservé leurs mosquées et leurs cimetières au coeur de la Mitidja colonisée. Néanmoins, les attitudes méprisantes de ces Mitidjois de souche, qui se considéraient comme appartenant à une sorte de caste à part vivant dans un fahs ou une campagne semi-urbanisée et civilisée, à l'égard des prolétaires déracinés représentés par les travailleurs migrants permanents et saisonniers, notamment les Gueblis, ont été renforcées par le racisme des colons à leur encontre. En effet, les membres de ce prolétariat, n'ayant aucun moyen de défense, étaient considérés par les exploitants européens comme des infra-humains : «Pour tous les travailleurs agricoles, écrit C. Chautet, la vie quotidienne était marquée par la violence constante des relations de travail.

C. Chaudet, la vie quotidienne était marquée par la violence constante des relations de travail, l'antagonisme entre patrons et salariés étant renforcé par le racisme des propriétaires et de leurs agents d'exécution. Les souvenirs des travailleurs sont très significatifs à cet égard : «on n'osait même pas ouvrir les yeux...»

Un travailleur nous a raconté comment ayant frappé le gérant qui l'avait piétiné avec son cheval, il avait été condamné à 10 ans de prison. La condition ouvrière, d'après ces souvenirs, était vécue comme un destin commun à tous ces déracinés exilés dans un monde qui les niait en les utilisant : travail dès l'enfance, fatigue des journées interminables, accentuée par le froid, la pluie ou la chaleur, monotonie des tâches parcellaires, faiblesses et irrégularités des salaires journaliers, insécurité de l'emploi, absence d'espoir pour les enfants.»(32)

Enfin, mis à part quelques cas une sorte de «modus vivendi» semble avoir existé entre les colons et les travailleurs (ou certains d'entre eux), «le conflit était installé, ouvert ou latent dans les fermes elles-mêmes durant toute la période coloniale».

Cependant, graduellement, une proportion de plus en plus importante des travailleurs permanents ont fini par ramener les familles de leurs terroirs respectifs dans la Mitidja. Ils furent autorisés par leurs employeurs à établir des gourbis dispersés dans certains endroits des exploitations. Ce qui a impliqué le déracinement social total. Cependant, les ouvriers agricoles originaires du piémont et des montagnes qui entourent la Mitidja ont continué à travailler dans la plaine et rentrer régulièrement le soir chez eux. Ainsi, ils sont restés «insérés dans un cadre de vie traditionnel». Néanmoins, l'habitat précaire des ouvriers «indigènes» installés déjà dans la plaine ou demeurés dans leurs terroirs respectifs d'origine sera bouleversé durant la guerre de Libération nationale.

Nationalisme et révolution dans la Mitidja

En dépit de leur «encerclement» par les exploitants étrangers, certains de ces fermiers mitidjois de souche ont adhéré au mouvement nationaliste représenté par l'Etoile et le PPA dès l'installation de ses premières cellules en Algérie.* En effet, les idées, les revendications et les publications de ce mouvement ont été introduites durant les années 30 dans l'Algérois. Certaines familles de fermiers et d'artisans mitidjois de souche ont adhéré au PPA à partir de 1937. Le premier noyau de militants de la Mitidja a activé, à l'instar des autres militants de l'Algérie, dans la clandestinité après l'interdiction du parti en 1939. Les massacres de mai 1945 ont contribué généralement à la prise de conscience de la jeunesse algérienne de la nécessité de lutter contre le colonialisme. Ce qui a amené beaucoup de jeunes à rejoindre les cellules du PPA /MTLD de Blida, Boufarik et leurs environs. De 1950 à 1954, la Mitidja a connu une agitation politique croissante. En effet, dès 1950 «une grande manifestation fut organisée à Blida et dans les villages voisins à l'occasion de procès de dirigeants MTLD ; une autre, en 1951, pour fêter la libération des militants de Soumâa arrêtés l'année précédente».

(33)

Depuis la découverte de l'Organisation paramilitaire (OS) en 1950, deux de ses membres influents Souidani Boudjemâa et Bouchaib Ahmed se sont réfugiés avec la complicité des habitants de la Soumâa, située près de Béni Mered. Rappelons que près de la moitié de ce village «aurait été organisée autour du MTLD, en particulier grâce à l'action d'un responsable, dont le souvenir est resté vénéré, Benyoucef Guerraou.» (34)

Selon Franc «Guerraou est une agglomération lâche de maisons et de petits terrains située entre Soumâa et Béni Mered. C'est ce qui subsiste d'une importante collectivité cantonnée dès les premiers temps de la colonisation.»

Les responsables du PPA MTLD de Blida et Boufarik ont structuré les villageois «de la montagne, les petits propriétaires de la plaine et de nombreux travailleurs agricoles permanents. Les organisateurs locaux du déclenchement de la révolution ont mobilisé les militants du parti de la plaine. Ils ont contribué, entre autres choses, à fabriquer des bombes artisanales dans les grottes de la montagne. D'autres ont été chargés des transports et contacts nécessités par le passage à l'action directe dans cette région. En effet, le 1er Novembre 1954 l'usine d'agrumes de Boufarik fut attaquée. Après cette attaque, un certain nombre de militants prirent le maquis tandis qu'une organisation clandestine locale fut mise en place. En raison de l'importance stratégique, industrielle, agricole... de la Mitidja, l'armée d'occupation l'a dotée dès le début de la révolution d'un dispositif de sécurité sophistiqué et efficace, qui a intégré les colons armés dans l'«organisation de la surveillance» dans le cadre de la «protection civile obligatoire». Dans ces «conditions», les exploitants ont été «sécurisés». Ce qui les a encouragés à continuer leurs activités jusqu'à l'indépendance. «Certains stimulés...

par les débouchés offerts par l'armée française, ou les perspectives du Plan de Constantine et du marché commun, ont même investi, acheté du matériel, créé de nouvelles plantations, construit». (35)

Cependant, en dépit de ce dispositif sécuritaire, les opérations de l'ALN ont été menées en pleine Mitidja (arbres, ou pieds de vigne sciés, caves vidées de leur vin, meules de paille ou écurie incendiées). De telles actions au coeur du centre le plus symbolique de la colonisation ont contraint certains exploitants soit à exiger de l'Etat colonial plus de protection militaire soit à fortifier leurs résidences, soit à confier leurs fermes à des «gérants» ou «commis» algériens afin de s'installer en ville, soit de payer des «cotisations» au FLN.

En effet, dans les années soixante, les travailleurs des fermes autogérées ont confié à C. Chaulet que «nous devons scier 120 arbres chacun. Les djounud faisaient le guet et nous alertaient avec des coups de sifflet.» (36)

Comme partout ailleurs dans d'autres régions d'Algérie, les habitants de la Mitidja furent aussi éprouvés par deux fléaux contre-révolutionnaires représentés par le mouvement messaliste et par les harkis collaborateurs qui ont pris les armes contre la libération de leur propre patrie.

L'existence de ces deux phénomènes historiques générés par la révolution ne pouvaient qu'accentuer et complexifier à l'extrême la situation politique, sociale, économique et culturelle des habitants de la plaine non seulement durant la période 1954/1962 et même au-delà. L'un des effets de la révolution a été, d'une part, la concentration des travailleurs permanents, qui habitaient dans des gourbis éparpillés sur les exploitations coloniales, dans des bâtiments, et de l'autre, l'établissement des camps de regroupement ou de resserrement des «paysans de la montagne» ou du piémont dans la plaine. En effet, en 1974, George Mutin remarqua que «la Mitidja est bordée par toute une série d'anciens villages de regroupement. Une enquête conduite auprès des secrétaires des APC nous a permis de localiser en plaine ou dans ses abords immédiats une trentaine d'entre eux.» Les bordures de la Mitidja centrale et occidentale... comptent la majorité des villages (plus de 2/3)... En Mitidja occidentale les mouvements de recasement l'ont emporté sur ceux de regroupement... Les raisons qui expliquent le maintien de ces villages sont : la coupure, pendant plusieurs années des paysans d'avec leur terroir rendait la reprise des cultures difficile, de plus le maintien à proximité de la plaine signifiait... un espoir de trouver du travail, un espoir d'ouverture vers l'école, etc. symboles «de la vie moderne» : la route, le dispensaire, le village ou la petite ville. Tous ces villages ont connu une très forte croissance démographique ; leur population a doublé entre 1961 et 1972/73. (37) Ces montagnards déracinés par force de leurs habitations rurales dispersées et mis dans une sorte «d'univers concentrationnaire», entouré de fils barbelés, ont représenté la quatrième couche sociale traumatisée qui s'est surajoutée aux trois strates antérieures composant la population de la Mitidja.

Quant au rassemblement des travailleurs permanents autour des exploitations, il a permis, selon de Planhol, aux colons et aux postes militaires de les mieux contrôler : «dans la mesure où disparaissaient avec les groupes de gourbis éparpillés dans les fonds d'oueds ou les terrains incultes, le petit bétail parasite qui trouvait à se nourrir... à la périphérie des champs cultivés ; les ouvriers agricoles ainsi resserrés, y gagnaient toujours avec la protection, un confort accru, mais perdaient généralement toute possibilité de nourrir les quelques animaux qui les raccochaient seuls à l'illusion d'une certaine indépendance rurale et voyaient s'accentuer leur dépendance et leur prolétarianisation dans la mesure où les petites maisons en dur, situées sous l'oeil du maître, succédaient aux gourbis disposés en désordre aux extrémités du domaine». (38)

«Cet univers concentrationnaire» a réduit au profit des colons l'espace occupé par les familles des travailleurs et des regroupés, tout en renforçant leur surveillance. En effet «à l'ancienne dépendance, qui continuait à marquer le temps du travail, s'ajoutait l'absence de liberté dans la vie quotidienne et familiale: entassement, impossibilité d'avoir des activités complémentaires ou de «loisirs», expérience d'un logement anonyme qui n'est pas un «chez soi» étaient rendus plus dramatiques par les barbelés, les miradors, le couvre-feu, la peur du mouchard, les contrôles incessants. Ces contrôles étaient accompagnés en Mitidja comme ailleurs de tracasseries administratives, de brimades et de coups. Nombreux sont les travailleurs, parmi ceux que nous avons rencontrés qui ont passé quelques jours en prison ou en camp. Plusieurs d'entre eux ont été torturés: (deux camps «célèbres» pour les tortures qui y étaient pratiquées étaient installées dans les fermes : Boukandoura près de Larba, et Boukobrîne près de Rouiba). Hommes et femmes ont gardé de cette époque un souvenir de terreur vivace :»

Reunited). Hommes et femmes ont gardé de cette époque un souvenir de terreur vivace :
«C'était une demi vie». «On attendait que la mort»,... j'ai vécu comme tout le monde dans la
peur.»

«L'intensité de la répression, conclut C. Chaulet, ne révèle pas seulement l'importance des
intérêts qui étaient ainsi défendus : elle fut à la mesure de la participation des habitants de la
Mitidja, et en particulier des ouvriers agricoles à la lutte de Libération. (39)

(A suivre)

Références citées

30• Mutin, op cit, pp 15-33

31• Ibid

32• Chaulet, op cit

33• Ibid

34• Ibid

35• Ibid, p.42

36• Mutin, op cit, p.681

37• Ibid

38• X. De Planhol, Nouveaux villages algériens, PUF, Paris, 1961, p. 73

39• Chaulet, op cit, p.47